Henri III épistolier : rhétorique royale de la lettre familière

LUC VAILLANCOURT

Université du Québec à Chicoutimi

It might seem surprising to find, in a royal correspondence dedicated primarily to the task of public administration, elements of informal expression, an obvious informal tone of personal concern, and even numerous signs of friendly consort. Since the royal person remains indistinguishable from his function, he avoids with greater difficulty than others the hierarchical imperatives that determine epistolary exchanges. Even so, the letters addressed by Henry III to his court favourites and to state secretary Villeroy are particular in that they exhibit an exemplary sociability that invites reciprocity within the master-servant relationship. The present article aims to show that this rhetoric of familiarity contributes to an expression of favour which strengthens a privileged mode of communication, which constitutes a real pact of fidelity. Indeed, epistolary correspondence is seen as much more than a simple administrative expedient, or a means of long-distance communication. It is seen rather as a political technique which is useful in serving the mutual interest of the correspondents.

Dans la tradition épistolographique française, telle que l'on peut l'envisager à travers les archives des chancelleries royales¹, les rapports entre le monarque et ses sujets semblent déterminés par le concept aristotélicien de gouvernement paternel². Le roi se comporte comme s'il était le père de l'ensemble de ses serviteurs et il s'adresse à eux avec la même bienveillance et un pareil souci d'équité. Il ne convient pas à un père de famille d'afficher sa préférence pour tel ou tel de ses enfants, pas plus qu'il n'est souhaitable d'abolir tout à fait le rapport hiérarchique qui permet à l'autorité de s'exercer sans encombre. Aussi est-il d'usage de privilégier un registre égal qui marque la distance tout en permettant l'expression d'une certaine magnanimité. Mais le culte voué par les humanistes à l'amitié fraternelle, rendu manifeste à travers nombre de correspondances contemporaines, semble avoir influencé quelque peu les pratiques d'écriture, et la redécouverte des épîtres familières de Cicéron contribue à redéfinir les rapports hiérarchiques au sein des échanges épistolaires, qu'ils soient destinés ou non à la publication³. La correspondance de Henri III, dont l'édition est toujours en cours, nous apparaît représentative d'un changement de paradigme tant idéologique que stylistique dans la manière

d'envisager les échanges entre un souverain et ses sujets. Il s'agit, pour l'essentiel, d'une correspondance politique d'abord vouée à l'administration du royaume, mais l'on s'étonne de constater à sa lecture que le roi y adopte souvent un ton familier, et particulièrement dans ses lettres à ceux qu'il est convenu d'appeler ses mignons, de même que dans celles adressées au secrétaire d'État Villeroy, ton qui n'est pas tout à fait celui de la figure d'autorité envers un subalterne, ou du père du peuple vis-à-vis de l'un de ses fils, puisque le roi multiplie les confidences et les témoignages de son amitié dans un cadre relationnel qui, sans rompre pour autant avec les préoccupations de la vie publique, ouvre un nouvel horizon sociopolitique dont la présente étude se propose de rendre compte⁴. Certes, de tout temps, les rois ont entretenu des liens privilégiés avec un cercle de familiers ou de confidents. Mais il semble que, dans le cas de Henri III, la rhétorique familière joue paradoxalement un rôle politique dans la mesure où elle sert à exprimer les prérogatives d'une élite, à renforcer les liens de solidarité entre ses membres et à promouvoir des vertus civiles, de sorte que l'on en vient à se demander dans quelle mesure les leçons de Jacques Davy Du Perron, qui envisageait les « lettres familières à nos amis⁵ » comme champ d'application possible de la rhétorique royale, ont pu informer la pratique de l'épistolier.

Avant d'entreprendre l'analyse des lettres du roi, il est nécessaire de rappeler brièvement comment l'on conçoit le genre familier au XVI^e siècle, par opposition à la pratique médiévale, où seule était considérée comme familière une lettre adressée à un parent, un proche ou un subalterne⁶. À la Renaissance, le cadre relationnel strict de la lettre éclate en même temps que le carcan formel imposé par l'*ars dictaminis*, jusqu'à faire du registre familier le paradigme idéal de toute prose épistolaire. De simple espèce qu'était la lettre familière au Moyen Âge, elle accède avec Érasme au statut de genre, déterminé non plus par un rapport de proximité parentale ou hiérarchique, mais par sa dimension informelle. Le registre familier se caractérise par une plasticité extrême dans le contenu comme dans l'expression. Il offre au locuteur une latitude exceptionnelle quant aux thèmes et aux niveaux de style exploités, pourvu qu'un minimum d'accord avec la situation d'énonciation soit respecté. En effet, la question du style n'est plus envisagée dans la perspective hiérarchique traditionnelle, mais en fonction des circonstances particulières de l'échange amical qui favorisent une expression plus personnalisée. Dans le contexte d'une « République des lettres » aux idéaux démocratiques et égalitaires, il est de bon ton de s'échanger des nouvelles, des sollicitations, des découvertes, des griefs, des recommandations, des compliments et des remerciements sur un mode détendu, spontané et non polémique. Recourir aux artifices de l'éloquence dans une correspondance personnelle serait

manquer à la règle de déférence la plus fondamentale, qui consiste à se montrer sincère et sans détour envers ses amis⁷.

Les lettres de Henri III témoignent d'une maîtrise étonnante des codes rhétoriques de l'épistolographie humaniste, tant dans ses échanges officiels que privés. Le roi sait accommoder son style aux circonstances et s'il renonce aux formules de salutation et aux longues valédictiones de ses prédécesseurs, c'est pour privilégier de manière générale, conformément aux usages du temps, une expression plus personnalisée et moins formelle⁸. Il lui arrive d'écrire à ses proches simplement pour signifier son affection, comme ici au duc de Nevers, tirant prétexte du passage d'un porteur susceptible d'aller à sa rencontre :

le porteur est si suffisant que je remetz a luy a vous asurer de l'afection que je vous ay et me fera le bien de le vous dire de ma part et vous de le croire, desirant que les occasions s'offrent pour le vous tesmoyner, vous pryant de faire estat de moy comme d'un tres bon parant. Dieu vous conserve. De Fontenebleau. Henry⁹

ou encore, à Charles-Emmanuel de Savoie : « j'ay esté tres aise havoyr ceste commodité de vous ramantevoyr l'afectyon que je vous aurai toujours, tant pour nostre proximité que pour sçavoyr mesmes par la royne ma bonne mere l'amytyé que m'avez, laquelle ne sera jamays departye a nul qui vous haye plus de correspondance an sella que moy, qui pryé a Dieu de vous conserver. D'Orléans le neufiesme jour de novembre. Vostre byen bon frere, Henry¹⁰. » Ces témoignages d'amitié et autres lettres de compliments sont monnaie courante chez les épistoliers contemporains¹¹, mais il peut sembler étonnant de voir le roi se donner la peine d'écrire des civilités de la sorte alors que le royaume est déchiré par les conflits. C'est que la correspondance n'est pas pour lui qu'un expédient administratif ou un moyen de communication à distance, c'est aussi un outil politique capable d'accréditer symboliquement ceux à qui le roi accorde sa confiance. En fait, comme l'analyse de ses échanges avec ses favoris suffira à le démontrer, tout indique que le recours au registre familial vise à consolider ses rapports avec autrui et à s'assurer du soutien de chacun par l'appel constant à la réciprocité des services et à l'affection mutuelle.

Recevoir une lettre familière du roi est un signe de distinction et marque l'appartenance du destinataire à un cercle restreint de privilégiés. C'est que le roi n'adresse pas des déclarations d'amitié à n'importe qui et cette « élite du sentiment¹² » qui se constitue autour de lui se sait investie d'un statut social qui transcende les quartiers de noblesse, de sorte que même un secrétaire aux origines modestes comme Villeroy peut aspirer à la faveur du roi¹³. Pour bien marquer les limites de cette sphère de l'amitié qu'il constitue autour de lui et renforcer les liens entre destinataires, Henri III adresse parfois des lettres collectives à ses favoris, au nombre

desquels figurent notamment, entre les années 1575 et 1578, Henri de Saint-Sulpice, François d'O, Joachim de Dinteville, Jacques de Lévis (comte de Caylus) et François d'Épinay de Saint-Luc. Il écrit justement à ceux-là, le 1^{er} octobre 1575, le billet suivant précédé d'une fermesse, symbole exprimant l'attachement profond et attestant de l'inviolable fidélité qui unit les correspondants :

+ S Tous quatre vous aurez anquores ceste cy et Dinteville aussy, pour vous assurer de ma bonne voullanté an vostre androict, et, pour ce que les parolles sont femelles et les effects malles, voylla pourquoy je ne vous mettray pas an grande poyne de lire ma facheuse mauvaise escriture ; mais l'occasion s'offrant c'est l'acte. Je veux que voyez ma bonne voullanté. Je croys que vous ne me prendrez pas pour escrivayn, voyant ceste lettre. Escryvez moy souvent, et vous me ferez playsir¹⁴.

Encore une fois, le contenu informationnel est sacrifié au profit de l'expression d'affects¹⁵. Le roi n'écrit pas pour donner des nouvelles ou des instructions, et encore moins pour faire du style, mais simplement pour rendre manifeste sa « bonne volonté » et appeler à la perpétuation des échanges amicaux. Ce billet fait d'ailleurs suite à un autre, adressé aux mêmes (sauf Dinteville) dans la nuit du 29 au 30 septembre 1575, où le roi reprochait à ses mignons, sur un ton badin, de le négliger un peu parce que, leur ayant déjà écrit collectivement deux fois, il n'avait reçu qu'une réponse de chacun, ce qui lui fait dire, de deux choses l'une : « je congnois que vous estes lors bien empeschez, ou byen oublians! Touttefoys vous le pouvez reparer en m'escryvant souvent, et vous me ferez playsir. Aimez toujours bien le maystre, car de son costé yl vous ayme bien fort¹⁶. » Certes, le roi demeure le maître et il n'est pas question ici, du moins pas encore, d'établir une relation d'égalité avec ses correspondants ; cela n'exclut pas cependant qu'un tel rapport puisse exister entre les mignons, institué et entretenu par lui. Et l'adresse collective sert justement à garantir cette impression que le roi les porte tous également dans son cœur en même temps qu'il les distingue de ses autres serviteurs.

La lettre familière renaissante participe d'un idéal de vie civique et elle est conçue par les humanistes comme un monument en l'honneur de l'amitié, car c'est ce commerce fondé sur la bienveillance et la réciprocité qui cimente la société et incite à la vertu. Et pour preuve que cette conception est généralement répandue et admise jusque dans les cercles du pouvoir, Étienne Du Tronchet, ancien secrétaire de Catherine de Médicis, va jusqu'à prétendre dans ses *Lettres Missives et Familieres* que le registre familial convient même aux « Princes avec leurs subjects » voire « les subjects avec leurs Princes¹⁷ », parce que chacun a droit selon lui à sa part « d'honneur, de bien, de respect, d'amour et d'obeissance¹⁸ ». Ainsi, la multiplication des échanges entre courtisans et citoyens, ou « ceulx qui par necessité commune,

sont compaignons en faciendes, pratiques, negoces ou dignités publiques et particulieres » contribue à une meilleure « conjonction de l'humaine société¹⁹ ». Les témoignages d'amitié et les appels à la fidélité des destinataires sont fréquents dans la correspondance royale, et Henri exprime avec une candeur surprenante une affection des plus intenses, comme ici à Gilles de Souvré : « je dys de l'ame plus que de bouche [...] moy qui suis, je m'an asseure, celui qui vous tyens aussy cher que personne qui vous puisse aimer, vous estymant comme un second moy-mesmes. Voilla tout²⁰. » Ou encore ici, au même : « Polidor vous dira mon bon portemant, et l'aise que j'ai de vous sçavoir am meilleur estre que n'aviez esté, comme syl s'estoyct moy-mesmes²¹. » Cette rhétorique enflammée a de quoi surprendre : l'assimilation du serviteur au maître comme un double de lui-même dépasse largement les civilités de circonstance dans l'échange amical et semble compromettre la relation verticale instaurée avec le cercle des favoris. Mais en jouant sur le rapport fusionnel dans les échanges individuels et sur la cohésion égalitaire du groupe à travers les échanges collectifs, le roi décourage habilement les rivalités et les luttes éventuelles pour gagner sa faveur exclusive. Il lui arrive même de jouer sur les deux niveaux à la fois. À Henri de Saint-Sulpice, le roi écrit en décembre 1575, commençant sa lettre par une fermeté :

Vous aurez ceste esse au commencemant pour le coup, mais vous croyiez que je ne change poyn et mon amytyé mesmes envers vous, Henri, car ce n'est pas ma coutume. Aymez moi donques byen tousjours et vous pryé sur ceste assurance m'escryrre plus souvent, comme me l'avez promys. Si les huguenots prennent ceste lettre, je les vicogne tous. Souvenez-vous du maystre, car yl a nom Henry aussy²².

Après avoir assuré son destinataire d'une affection indéfectible, il l'invite à la réciprocité et lui rappelle plaisamment l'homonymie qui les relie. Or, le propre de la familiarité est justement de chercher à abolir la distance entre les interlocuteurs et le clin d'œil grivois vient conforter ici la connivence que le roi entend maintenir avec le destinataire. Mais le roi lui rappelle en même temps qu'il est le maître et donne à penser qu'à ce titre, sa faveur est révocable. Il écrit à nouveau à Saint-Sulpice, le 7 mars 1576, pour le féliciter de son mariage prochain :

Je suis si aise quand j'antands des nouvelles de ma troupe et qu'ilz peuvent havoyr contantemant en quelque chose que ayant sceu qu'estes pour vous maryer, et que c'est chose que desirez, qu'il me samble que c'est moi quy le suis anquoires un coup. J'escrys a sa mere [c'est-à-dire à la mère de la promise], comme [pour] celui que j'ayme comme moy mesmes. Aymez toujours byen Henry, car il ayme bien fort Henry. Et venez vous en après havoir faict vos affayres²³.

On remarque, ici encore, le recours au *topos* du double de soi-même : le roi se réjouit de l'annonce comme s'il s'agissait de son propre mariage. Il presse Saint-Sulpice de revenir auprès de lui dans les meilleurs délais afin d'abolir la distance qui les sépare et réaliser de manière effective ce que la lettre familière ne peut accomplir que virtuellement; une communion amicale, une proximité affective à laquelle le roi semble accorder beaucoup d'importance. Il parle de ses favoris comme de sa « troupe » et prétend prendre plaisir au contentement d'autrui comme au sien propre, à un point tel qu'il va jusqu'à intervenir dans les querelles qui surviennent à l'occasion afin de maintenir la cohésion du groupe.

Parmi les lettres adressées par Henri aux membres de sa « chère bande », on en conserve notamment une destinée à Jacques de Lévis, dit Caylus, qui témoigne de la grande sollicitude du roi dans tout ce qui touche aux intérêts de ses mignons. Les rivalités et les intrigues sont nombreuses dans le milieu curial, mais le roi, qui peine déjà à maintenir l'intégrité du royaume, ne saurait tolérer les mésententes autour de lui. Ainsi, une lettre à Caylus nous montre qu'au lieu de prendre parti dans les disputes, il veille à neutraliser les tensions avec le plus grand soin :

Petit Jacquet, Loys s'est délibéré te visiter dans la journée, j'ai fait tomber le propos sur cette méchanceté dont [...] ai témoigné toute la fausseté et imprudence de ceux qui l'ont mise en avant, dont il est maintenant bien fâché d'y avoir ainsi cru. Et lui faut faire bon visage et caresser, car j'aurai singulier plaisir de savoir finalement effacées toutes ces pensées. Avertis-moi comment cela se sera passé et te rendrai au double tout bon traitement que tu lui feras. Petit, je te baise les mains et embrasse²⁴.

On peut apprécier l'habileté rhétorique du souverain tant dans sa manière de diriger la conversation avec Loys que dans l'invitation qu'il fait à Caylus de lui « faire bon visage et caresser ». Et pour s'assurer du dénouement heureux de la querelle et atténuer tout ressentiment résiduel, il promet de récompenser au double les efforts consentis en ce sens. La dimension chaleureuse du message, le recours au surnom tendre de « Petit Jacquet », le baisemain virtuel, tout contribue à apaiser le destinataire en évitant de donner l'impression qu'on lui impose quoi que ce soit, et en faisant valoir au contraire que cela constituerait une faveur aux yeux du roi et qu'il lui en serait redevable. Henri aurait très bien pu ordonner à ses sujets de régler leur différend séance tenante, cependant il choisit de se poser en médiateur impartial de manière à préserver la bonne entente autour de lui. René de Lucinge raconte dans ses *Lettres* comment, longtemps plus tard, le roi règlera une dispute entre Épernon et le duc de Mayenne en leur tenant ce propos : « Je ne vous tiens, dict-il, pas pour mes serviteurs seulement, mais comme mes frères : là donc faictes que j'aye ce contentement que durant ma vie vous vous entraimiez pour l'amour

de moy²⁵. » S'il est indéniable que le roi avait des favoris, il entend cependant, au nom des valeurs d'amitié fraternelle dont il s'est fait le promoteur dans ses lettres comme dans son action politique, se montrer juste envers chacun.

Dans ses *Considérations et discours sur la mort et sur la vie de Henry III*²⁶, Étienne Pasquier souligne que le roi « aimoit sans mesure, ceux qu'il favorisoit, sans sçavoir pourquoi ; et pendant ceste opinion, il les gratifioit aussi d'une infinité de liberalitez sans mesure²⁷. » Or, il est loin d'être certain que le roi ignorait les motifs de ses gratifications et cette déclaration mérite d'être examinée à la lumière des valeurs et codes rhétoriques de l'échange familial. Les déclarations d'amitié du roi sont à interpréter dans la perspective d'un pacte de fidélité susceptible de servir les intérêts mutuels des correspondants. Le roi donne le ton aux échanges et prêche par l'exemple en exploitant une topique de l'honneur et des devoirs de l'amitié. Quand il insiste pour dire aux uns et aux autres, généralement en fin de lettre, « Aimez-moi parce que je vous aime », il exploite un lieu pathétique conventionnel qui fait appel à la réciprocité et vise simplement à perpétuer l'échange de services. Il s'agit d'abord et avant tout, chez Henri III, d'un mode d'expression de la faveur qui concrétise un lien privilégié ; mais celui-ci est accordé au mérite et demeure parfaitement révocable, comme en témoignent les disgrâces consécutives de Saint-Luc et de François d'O, pour ne nommer que ceux-là²⁸. Le cercle des mignons n'est pas qu'un écrin pour mettre en valeur la couronne, il joue un rôle clé dans l'administration du Royaume : « les véritables décisions politiques ne sont pas prises par le Conseil d'État, mais par une structure parallèle qui permet l'expression de l'influence des personnages de l'entourage royal²⁹. » Henri III tente d'instaurer un nouvel ordre politique en s'entourant d'hommes entièrement dévoués à son service plutôt que de tabler sur une aristocratie aux allégeances incertaines. Il promeut des hommes de la petite noblesse aux plus hautes fonctions et s'appuie sur eux pour gouverner. Ceux-ci, en retour, profitent d'une progression sociale rapide et sont comblés de marques d'appréciation du souverain en fonction des services rendus. Les détracteurs du roi, dont sa propre sœur, ont colporté l'image d'un indécis chronique totalement dominé par ses mignons³⁰. Or il n'en est rien : sa correspondance nous le montre en plein contrôle des processus décisionnels et cherchant à établir autour de sa personne, en ajustant constamment les rapports de force entre les groupes d'influence, la même politique d'équilibre qu'il essaie d'instituer dans l'ensemble du royaume. Les mignons sont les agents premiers de cette politique royale, mais ils ne sont pas les seules pièces sur l'échiquier de Henri III.

Quand Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy, entre au service du roi en 1575 sur la recommandation de Catherine de Médicis, qu'il avait au demeurant fort bien

servie, de même que son fils Charles IX, c'est à titre de premier secrétaire d'État et des finances³¹. L'usage voulait que le nouveau roi reprenne les serviteurs de l'ancien, cependant tout était à refaire pour l'ambitieux secrétaire puisque n'entrait pas qui voulait dans les bonnes grâces de Henri. Ainsi, la première missive que lui adresse le roi, parmi celles que l'on conserve à tout le moins, est exclusivement motivée par des considérations officielles et ne comporte aucune marque personnelle ou témoignage d'appréciation. Elle se termine par la formule de valédiction coutumière du roi qui prie Dieu d'avoir le destinataire « en sa sainte et digne garde ». Serviteur dévoué et efficace, Villeroy a tôt fait cependant de gagner l'amitié du maître et la deuxième missive conservée exprime déjà, une année plus tard, une connivence certaine :

Villeroy, J'ay veu tout et ai heu ceste payne que me mandyez d'escryre. J'an suis dehors, Dieu merssys, et m'an vays pourmener. [...] Je me resjouis de la bonne justice que j'ai vuee estre faicte a cest homme de byen monsieur du Vert ; l'on n'an sçaurayct pas plus faire a un homme d'honneur. Je m'esbahis que l'on n'an a honte, et que l'on ne le defavoryse autremant, mais c'est le tamps de telles jans ; si faust il que je le fasse pandre un jour. Adieu, adieu, adyeu, adyeu, Henry³².

On retrouve en filigrane dans cette lettre les différents motifs qui vont être repris et développés au fil des années et qui caractérisent la rhétorique familière que le roi réserve à ceux qu'il honore de sa confiance, et ce, sans se soucier de l'origine sociale ou de la position hiérarchique effective du correspondant : nouvelles personnelles, traits d'humeur, confidences et témoignages d'affection. D'abord, le roi admet avoir beaucoup peiné à accomplir une tâche requise par Villeroy, à la suite de laquelle il a senti le besoin d'aller se promener. Il évoque ensuite, avec une ironie bien caractéristique, le sort réservé à un certain monsieur du Vert à qui, apparemment, on accorde une faveur qu'il ne mérite pas. Henri confie à Villeroy qu'il aimerait bien faire pendre ce monsieur un jour, mais rien n'indique qu'il va donner suite à ce coup de gueule ni qu'il souhaite publiciser son mépris, puisque « c'est le tamps de telles jans ». Enfin, il termine sa missive en répétant quatre fois le mot « Adieu », formule de valédiction qu'il réserve à Villeroy et qui, comme on le constate ailleurs, témoigne de manière emphatique de son attachement.

Les missives du roi ont d'abord une fonction administrative. Il s'agit le plus souvent de communiquer ses instructions à ses ambassadeurs, capitaines, secrétaires ou autres subordonnés et les informations personnelles y sont très rares. Certes, il annonce ses déplacements, les dates de son retour à Paris ou à Fontainebleau, mais c'est toujours dans une perspective officielle et parce que ces données sont utiles à la gestion des échanges. Même ses lettres à sa mère et à ses plus proches parents sont marquées par une réserve certaine quant à l'homme derrière la fonction.

Pourtant, dans ses lettres à Villeroy, Henri donne volontiers des nouvelles de sa personne, comme ici où il évoque un de ses loisirs et la fatigue qu'il éprouve pour s'y être adonné : « Je suis dans le lict de lasseté de venir de jouer a la paulme³³. » Ailleurs, il s'attarde aux circonstances d'un séjour aux bains avec son épouse : « J'ai comancé a boyre des eaus aujourd'huy qui me donnent extreme apetyt. Je me porte fort byen, et ma fame ausy qui an boyt il y a sinq jours desjas. Nous baignerons demin et boyrons ausy³⁴. » Dans une autre missive, il informe son secrétaire qu'il « mange comme un loup³⁵ », information plus utile, on en conviendra, à l'administration de sa cuisine qu'à celle de son royaume. Les allusions à sa personne sont généralement laconiques, comme ici « Je ne vous dirai ryen de plus, sinon que je suys bien sein et avecques les muses³⁶ », et beaucoup ont trait à sa santé, ce qui n'est pas indifférent pour la conduite de ses affaires, mais est-il vraiment nécessaire de donner des précisions comme celles-ci : « J'ai prins de la casse, mays je chy fort et m'an porte tres byen. Je suis comme vous me laissates. Dyeu vous conserve³⁷ », ou encore : « je commence a me myeulx porter de mon pyed. Adyeu. Je me an vays prandre un clistere³⁸ » ? Bien sûr, l'époque était beaucoup moins pudibonde pour ces choses que la nôtre, et il ne faut pas s'exagérer le caractère intime du propos et le degré de connivence qu'il implique. Force est d'admettre cependant que ces révélations quelque peu gratuites relèvent davantage de considérations personnelles que d'impératifs officiels.

Le genre familier se caractérise d'abord par l'accent mis sur la dimension éthique du discours. L'image de soi que construit l'épistolier ne s'appuie pas sur des motifs conventionnels, mais exploite plutôt des postures morales qui visent à investir l'écriture d'individualité. La candeur, les traits d'humeur et l'ironie du roi contribuent à personnaliser ses échanges et à gommer, le temps d'une lettre, l'écart hiérarchique entre les correspondants : « Je vous descharge mon cœur³⁹ » ; « Je nan ai point a qui je parle plus libremant⁴⁰ ». Ainsi, Henri n'hésite pas à exprimer ouvertement sa colère, comme il le fait ici, à la suite de la trahison d'un de ses intimes, le sieur de Saint-Luc : « Monstrez cessay a la Reyne ma mere, car j'an suis an sy grande collere que je croys avoir an lui nourri pis qu'un serpan dans mon sin⁴¹. » Ailleurs, il laisse entrevoir sa susceptibilité et son orgueil :

Villeroy, je vous anvoye la letre que m'escryst ma bonne mere [...] Je vous asure que sur ses doutes qu'elle me mande, je luy an fays une responce qui lui fera byen souvenyr que je suis Henry, et non François. Car je fais byen et veux byen faire, mais je ne veus pas que l'on antre en doute de moy⁴².

On trouve également plusieurs occurrences de l'ironie cinglante du roi. À propos de la nomination par le parlement du greffier du Tillet, il écrit : « Leur nominatyon

me serviroyt sil je n'avois autre estoupe a me torcher le cu⁴³. » Ayant reçu une lettre apparemment ridicule, il entend la conserver comme morceau d'anthologie : « J'ay veu la folle letre de Desouches ; il devient fou mais pourveu qu'il me ramene se que je lui ai commandé de chiens qui le soyct apres tant qu'il voudra. [...] Guardés-la moy, la letre, apré que la Reyne ma mere l'aura veue car elle vaust que l'on la garde⁴⁴. » Enfin, à propos d'un autre qui lui fait des difficultés, Henri dira en substance qu'il ne vaut guère la peine que l'on s'en préoccupe : « Villeroy, Je crois qu'il n'est point besoing parler a cest homme car il ne vaust pas le pandre⁴⁵. » Toutes ces manifestations de son caractère, toutes ces postures éthiques situent l'échange dans un espace de sociabilité où l'on se donne le droit d'être soi-même et de parler sans retenue. Il semble que l'échange familial soit aussi pour Henri un moyen de ventiler des frustrations qu'un climat politique particulièrement hostile et une position hiérarchique propre à l'isoler ne lui permettent pas toujours d'exacerber ailleurs.

Il va de soi que, dans l'administration d'un royaume en crise, le roi en vienne à confier des secrets à son secrétaire d'État et plus proche conseiller. Aussi Henri ne manque pas de communiquer à Villeroy ses intentions les plus confidentielles et il lui enjoint souvent de se montrer discret : « Il faust tout contenir le plus quiete qu'il se pourra⁴⁶ » ; « mais je n'an parlay nullement issy. Il le faut tenir secret et le fayre, ou autrement nous nous en trouverons ampeschez⁴⁷ » ; « Reguardez byen ou vos lettres iroint pour me tomber an mes mains⁴⁸ ». La confiance qu'il lui accorde va cependant au-delà de la relation officielle et il en fait à plusieurs reprises le témoin de ses états d'âme et frustrations, bref, ni plus ni moins que son confident. Découragé par la conduite erratique de son frère, le duc d'Anjou, le roi confie un jour à Villeroy : « Vous scavez ce que j'an pansse. Nous aurons plus tost fayct dantrer en guerre pour se museau et perdre et Royaume et honneur et tout. C'est une estrange chose que se magot nous fasse perdre⁴⁹. » Et réalisant à cette occasion qu'il a peut-être parlé trop librement, ou comme pour souligner la licence avec laquelle il se confie à son serviteur, il ajoute aussitôt : « J'an dys trop. Adyeu⁵⁰. » D'autres passages comportent cependant moins de retenue et l'on voit le roi s'abandonner tantôt à la colère, tantôt au dépit et à la contrition : « Je vous descharge mon cœur. [...] Je suis sy animé des cruautés espagnolles que je m'an vangerai avec l'aide de Dyeu. [...] Il n'est plus possible de soufryr teles meschancetez⁵¹ » ; « Je meurs de regret que de mon tamps il aryve a cet estat et a moy par consequant tant de hontes et domayges et sans que je les deusse tant porter puisque le conseyl ne vyent de moy. Dieu nous veust fort chastier, nous le meritons⁵². » Le roi ne tire pas de conséquence de ces déclarations et, d'ailleurs, celles-ci ne sont pas suivies d'instructions. Ses confidences participent

d'un lien privilégié qu'elles viennent en retour accréditer. Elles rappellent chaque fois au destinataire qu'il a l'estime et la confiance du roi.

À ceux qui le servent bien, Henri ne ménage pas les témoignages d'appréciation, voire d'affection. Il sait ce que vaut le privilège d'avoir l'oreille du roi et d'entrer dans sa sphère d'influence⁵³. En manifestant publiquement sa reconnaissance et ses rapports amicaux envers les plus dévoués, il indique la marche à suivre à ceux qui voudraient bénéficier des mêmes faveurs. Ses lettres à Villeroy sont pleines de déclarations d'amitié et de marques de sollicitude : « Quant a vostre fait, je vous aime tant que je suys mary que je ne puis faire davantaige pour vous⁵⁴ » ; « Vous sçavez comme je vous ayme⁵⁵ » ; « Vous me connaissez. Je vous aime⁵⁶. » Apprenant par ses proches que Villeroy le surnomme le « bon maître » dans ses lettres personnelles, Henri le gratifie à son tour d'un surnom affectueux : « Adyeu Bydon. Aimez moi tousjours car je serai vremant tousjours le bon maistre. Il m'ont monsté vostre letre ou vous m'appelez ainsy. Vous n'i seré aussy jamais tromppé⁵⁷. » Ainsi, des proches du roi ont pris la peine de lui communiquer un gage de considération d'un de ses serviteurs afin de lui donner une preuve concrète de cette fidélité qu'il appelle constamment de ses vœux et qu'il s'engage à mériter par l'expression constante de sa gratitude. Cela tend à confirmer l'existence, à la verticale, d'un pacte plus ou moins explicite entre le cercle de ses favoris et sa personne, et cela témoigne, à l'horizontale, de l'esprit de bienveillance et de camaraderie qu'il a réussi à susciter autour de lui. Certes, Henri est souvent excessif et il le reconnaît lui-même : « Nous nous connaissons assez byen ; se que j'aime s'est aveques extremité⁵⁸ ». Mais il sait à quel point les bons serviteurs sont rares : « Je voudrois en avoir beaucoup comme vous⁵⁹ », et c'est peut-être pour cette raison qu'il déploie autant d'énergie à les assurer de son amitié.

EN SOMME, LE ROI cultive dans sa correspondance comme au sein de sa Cour des vertus civiles et un idéal de sociabilité qu'il aimerait bien imposer ailleurs, car sa capacité à gouverner dans un contexte de guerres civiles et de contestation généralisée de son pouvoir dépend directement de la fidélité de ses sujets, peu enclins, comme les Malcontents et éventuellement la Ligue, à se soumettre docilement. En s'assurant constamment du soutien et du dévouement d'un cercle de familiers, composé judicieusement de membres qui ne pouvaient prétendre au pouvoir, Henri jette les bases d'une élite du mérite, où les serviteurs les plus zélés sont appelés aux plus grandes faveurs, sans égard pour leur statut d'origine. Et ce n'est pas un hasard si les Malcontents luttent à cette époque contre ce qu'ils perçoivent comme

une ambition absolutiste, car le roi cherchait justement à s'affranchir de la sphère d'influence des grands féodaux⁶⁰ ... Quant à savoir d'où lui vient cette formidable maîtrise de la rhétorique familière dont il fait preuve dans sa correspondance, il nous faut départager, d'une part, ce qui lui revient en propre et en déterminer, d'autre part, les assises conceptuelles, puisque la majorité des lettres présentées dans le cadre de notre étude ont été composées avant les leçons d'éloquence de Jacques Davy Du Perron à l'Académie du Palais⁶¹. Il ne faut pas perdre de vue que, parmi les proches collaborateurs du roi, on comptait un certain nombre de secrétaires d'État, dont Simon de Fizes, Claude Pinart, Pierre Brulart et Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy, tous bien au fait des usages et valeurs de l'épistolographie humaniste. Il est vraisemblable qu'il ait d'abord fait son apprentissage au quotidien, en travaillant au coude à coude avec eux, dictant ses instructions, recevant leurs recommandations, ajoutant à l'occasion un *post-scriptum* de sa main, jusqu'à prendre complètement le relais lorsque ses scribes lui font défaut : « Villeroy, je suis seul maintenant secrétaire d'État, car d'O est allé à Fresne⁶² ». Cette dernière citation illustre bien, au demeurant, la familiarité qui règne dans cet espace virtuel de la correspondance, au carrefour des domaines public et privé. Et l'analyse historico-politique ne suffit pas, à elle seule, pour expliquer le cadre relationnel singulier établi par la correspondance royale et les valeurs qu'elle véhiculent. C'est du côté de la rhétorique de la lettre familière et de son avatar contemporain, la lettre de compliment⁶³, caractérisée par une forte valorisation des règles de savoir-vivre, qu'il faut chercher les principes de ce nouvel idéal de comportement noble.

Notes

1. Si la chancellerie royale a fait l'objet de nombreuses études pour la période médiévale, dont celles d'Octave Morel sur *La grande chancellerie royale de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du XIV^e siècle, 1328-1400* (Paris, Picard, 1900) et de Robert-Henri Bautier sur les *Chartes, sceaux et chancelleries : études de diplomatique et de sigillographie médiévales* (Paris, École des chartes, 1990), c'est à Hélène Michaud que revient le mérite d'avoir élargi le champ d'investigation jusqu'à la fin de la Renaissance dans *La Grande Chancellerie et les écritures royales au 16^e siècle* (Paris, Presses universitaires de France, 1967).
2. En effet, selon Aristote, « la royauté a pour idéal d'être un gouvernement paternel » (*Éthique à Nicomaque*, traduction de Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1970, livre VIII, 12, 1180, p. 413).
3. Voir à ce propos l'article fondateur de Pierre Mesnard sur « Le commerce épistolaire comme expression sociale de l'individualisme humaniste » (dans *Individu et société à la Renaissance, actes du colloque de Bruxelles (avril 1965)*, Paris et Bruxelles, Presses

universitaires de France et Presses universitaires de Bruxelles, coll. « Travaux de l'Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'humanisme », 1967, p. 17–31), qui identifie Pétrarque comme l'instigateur du renouveau épistolaire et montre comment la lettre devient par la suite un genre littéraire en même temps qu'un monument en l'honneur de l'amitié, « valeur fondamentale du comportement social » (p. 17).

4. Dans un article intitulé « Les lettres de Henri III au secrétaire d'État Villeroy : expression personnelle ou politique » (Catherine Magnien (sous la dir. de), *L'Épistolaire au XVI^e siècle*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Cahiers V. L. Saulnier », n° 18, 2001, p. 197–210), Jacqueline Boucher s'est interrogée sur le ton singulier de ces échanges, l'imputant, en dernière analyse, au « caractère de la monarchie au XVI^e siècle, ainsi [qu'à la] propre nature passionnée [du roi, qui] le portait à s'épancher ainsi » (p. 209). Plutôt que d'envisager la correspondance du roi dans une perspective historique et pour son intérêt documentaire, nous voudrions examiner ici les enjeux rhétoriques de cet échange familial et montrer qu'il participe d'une nouvelle manière de penser les rapports politiques.
5. Du Perron distingue en effet, dans son *Avant-Discours de rhétorique, ou Traité de l'Eloquence*, trois champs d'application de l'éloquence dans le contexte de la Cour, le dernier étant sans doute le moins bien circonscrit : « il y a les plaidoyez et les sermons, que je laisse aux Advocats et gents d'Eglise ; il y a les propos communs, soit avec ceux de nostre sexe, soit avec les honnestes femmes ; il y a les discours par escrit, il y a les lettres familiares a nos amis » (*Œuvres diverses*, Paris, Pierre Chaudiere, 1633, p. 764). Pour Michael Taormina, qui s'est intéressé à cette conceptualisation de Du Perron dans « Poetry and Power : Theophile's 'Franchise' and the Limits of Clientage, 1621–1623 » (*Romanic Review*, tome 93, n° 4, 2002 p. 387–413), les termes « propos communs » et « nos amis » impliqueraient « some kind of equality or peer group. Nor is it exclusively masculine. Because women are excluded from knowledge of Greek and Latin authors, though they are expert in polite conversation and letter-writing, what Du Perron calls "discours par escrit" and "lettres familiares" could be construed as belles-lettres. In the absence of the persons themselves, the "familiar letters" and "written discourse" would circulate within this peer group. So if the peer group is the Court, the discourse appropriate to such a dispersed social sphere would be belles-lettres » (p. 390).
6. Puisqu'il est nécessaire, en vertu d'un principe rhétorique fondamental, d'adapter le style aux circonstances de la situation d'élocution, l'épistolographie médiévale enseigne que l'on ne s'adresse pas à un ami comme à un juge ou à un conseiller du parlement et lorsque l'on traite de choses domestiques, l'on se doit d'adopter un style assorti au sujet. Ces principes s'inscrivent en continuité avec l'art oratoire classique, mais participent cependant d'une nouvelle stratification hiérarchique qui nécessite une stricte codification de l'écrit. Ainsi, dans l'*ars dictaminis*, les *formulae*, les traités de grammaire et les manuels juridiques, le polymorphisme de la lettre antique cède le pas à un formalisme utilitaire. Les codes épistolaires sont désormais pensés en termes de stratégies relationnelles hiérarchiques et diplomatiques d'où l'importance

démessurée que prend la *salutatio* et son cortège de civilités (Voir Alain Boureau, « La norme épistolaire, une invention médiévale » dans Roger Chartier (sous la dir. de), *La Correspondance. Les Usages de la lettre au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, coll. « Nouvelles études historiques », 1991, p. 164).

7. Pour un examen plus approfondi de l'épistolographie humaniste, voir notre monographie sur *La lettre familière au XIX^e siècle : Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003. Voir aussi Claude La Charité, *La Rhétorique épistolaire de Rabelais*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003 ; et Guy Gueudet, *L'art de la lettre humaniste*, Paris, Honoré Champion, 2004.
8. *Le Grant et vray art de pleine rhétorique* de Pierre Fabri admet depuis le premier quart du siècle que l'on puisse « faire lettres sans salutation » (Rouen, Symon Gruel, 1521, B8, v^o).
9. *Lettres de Henri III, roi de France*, recueillies par Pierre Champion, publiées par Michel François, avec la collaboration de Bernard Barbiche et Henri Zuber, Paris, Klincksieck, 1984, tome IV, n^o 3115, p. 77.
10. *Lettres de Henri III, roi de France*, recueillies par Pierre Champion, publiées par Michel François, Paris, Klincksieck, 1972, tome III, n^o 2111, p. 65.
11. Voir notamment Madeleine Neveu Fradonnet et Catherine Fradonnet, *Les missives de mes-Dames des Roches de Poitiers mere et fille avec le Ravissement de Proserpine prins du latin de Clodian et autres imitations et meslanges poetiques*, Paris, A. L'Angelier, 1586. Pour Marie-Claire Grassi, la lettre de compliment est davantage une démonstration de la maîtrise qu'à l'épistolier des codes socio-discursifs qu'un acte de communication véritable : « Dans la présence ou dans l'absence, le grand souci est en effet de plaire ou d'éviter de déplaire. Cette *passion de plaire* se situe au carrefour de préoccupations morales, esthétiques et sociologiques et forme la trame des relations mondaines de l'Ancien Régime » (Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 36).
12. Le mot est de Nicolas Le Roux dans *La faveur du roi. Mignons et courtisans au temps des derniers Valois*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2001, p. 280.
13. Arlette Jouanna a étudié les mécanismes de la conquête des faveurs du roi dans un article intitulé « Faveur et favoris : l'exemple des mignons de Henri III » dans Robert Sauzet (sous la dir. de), *Henri III et son temps*, Paris, J. Vrin, 1992, p. 155–163. Elle souligne notamment que le « règne de Henri III a été une étape importante dans l'histoire des favoris, par la remarquable concentration des bienfaits du roi sur la tête des mignons » (p. 155).
14. *Lettres de Henri III, roi de France*, recueillies par Pierre Champion, publiées par Michel François, Paris, Klincksieck, 1965, tome II, n^o 1515, p. 264.
15. Le roi n'est pas le seul à concevoir la correspondance comme une manifestation de sociabilité. Nicolas Le Roux consacre un chapitre de sa monographie (ouvr. cité) à « l'identité du groupe de faveur » où il s'intéresse notamment à la rhétorique de l'amitié dans les lettres que s'échangent les mignons. Il observe que « les déclarations d'amitié y sont professées avec une apparente bonne volonté » (p. 284) et que

les jeunes gens ont recours au même vocabulaire de communion et de parenté spirituelle que le roi. Ainsi, « l'appartenance au groupe est sans cesse revendiquée, et Saint-Luc qualifie même celui-ci de "ligue faite entre nous" » (p. 85).

16. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome II, n° 1513, p. 263.
17. Dans la dernière lettre de son recueil, Étienne du Tronchet adresse au comte de Retz un bilan des considérations morales développées tout au long de sa correspondance. Il précise à cette occasion sa conception du genre épistolaire : « sous l'appellation simple de lettres familières », il a voulu édifier un monument à l'amitié. Car c'est ce commerce, fondé justement sur la bienveillance et la réciprocité, qui cimente la société et ouvre le chemin des honneurs. Et de ce primat éthique et politique de l'amitié découle, selon lui, un primat esthétique : « Au demeurant tout propos familier doit estre modéré, sans nulle animosité, passion, majesté ny petulence. Et soit en affaires, en guerre, en paix, en jeux, et en toutes actions, avec les grands, avec les moyens, avec les petis, les maistres avec les serviteurs, les serviteurs avec les maistres, les pareils avec leurs semblables, les amys avec les amys, voire les Princes avec leurs subjects, ou les subjects avec leurs Princes : chascun selon sa qualité, ny trop hault ny trop bas, doit accortement marcher sous l'enseigne de ce respect, par-my l'armée de toutes autres vertus, pour combattre et subjuguier les scadres de la brute ignorance, et s'accommoder en tout et par tout, aux lieux, aux temps, aux choses, et aux personnages. C'est, Monseigneur, en peu, la pluspart de l'intention de mon livre » (*au conte de Rectz*, dans *Lettres Missives et Familieres d'Estienne du Tronchet*, Paris, A. L'Angelier, 1587, lettre 239, f° 215).
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome III, n° 2712, p. 398.
21. *Ibid.*, tome III, n° 2711, p. 397.
22. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome II, n° 1606, p. 317.
23. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome II, n° 1741, p. 386.
24. Cité dans Pierre Chevalier, *Henri III roi shakespearien*, Paris, Fayard, 1985, p. 423.
25. René de Lucinge, *Lettres de 1587 : l'année des reîtres*, texte établi et annoté par James J. Supple, Genève, Droz, 1994, p. 137-138.
26. Lettre II, livre XIV, dans *Œuvres d'Estienne Pasquier, Conseiller et Advocat General du Roy en la Chambre des Comptes de Paris*, Amsterdam, Compagnie des Libraires associés, 1723.
27. *Ibid.*
28. Sur la manière parfois brutale de congédier ses serviteurs, voir Edmund H. Dickerman et Anita M. Walker, « The Language of Blame: Henri III and the dismissal of his Ministers », *French History*, n° 13, 1999, p. 77-98.
29. Nicolas Le Roux, *La faveur du roi*, ouvr. cité, p. 342.
30. Berthold Zeller a colligé les critiques de plusieurs contemporains sur ce propos, dont ceux de L'Estoile et de la reine de Navarre (*Le Règne des Mignons* Paris, Hachette, 1887). Dans ses *Mémoires*, Marguerite de Valois rapporte comment le roi, un jour qu'il

avait accordé congé à Monsieur de Villequier, revint sur sa décision sous l'influence de ses mignons : « Mais demeuré en son cabinet avec le conseil de Jeroboam, de cinq à six jeunes hommes, ils luy rendent ce partement fort suspect, et le mettent en telle apprehension, qu'ils luy font faire une des plus grandes folies qui se soit faicte de nostre temps, qui fust de prendre mon frere et tous ses principaux serviteurs prisonniers » (Marguerite de Valois, *Mémoires*, édition de François Guessard, Paris, J. Renouard et Cie, 1842, p. 135-136).

31. La première lettre qu'il lui envoie porte l'adresse : « A Mr de Villeroy, conseiller en mon conseil privé, premier secretaire d'Estat et des finances » (*Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome II, n° 1355, p. 189).
32. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome III, n° 2206, p. 118.
33. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome IV, n° 3451 p. 246.
34. *Lettres de Henri III, roi de France*, recueillies par Pierre Champion et Michel François, publiées par Jacqueline Boucher, Paris, Klincksieck, 2000, tome V, n° 4636 p. 329.
35. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome IV, n° 3426, p. 232.
36. *Ibid.*, tome IV, n° 3324 bis, p. 172.
37. *Ibid.*, tome IV, n° 3526, p. 279.
38. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome V, n° 3862, p. 53.
39. *Ibid.*, tome V, n° 4676, p. 346.
40. *Ibid.*, tome V, n° 4402 p. 244.
41. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome IV, n° 3690, p. 356.
42. *Ibid.*, tome IV, n° 3383 bis, p. 201.
43. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome V, n° 4453 p. 262.
44. *Ibid.*, tome V, n° 4579, p. 310.
45. *Ibid.*, tome V, n° 4441 p. 258.
46. *Ibid.*, tome V, n° 3726, p. 4.
47. *Ibid.*, tome V, n° 3864, p. 54.
48. *Ibid.*, tome V, n° 4052, p. 125.
49. *Ibid.*, tome V, n° 4451, p. 336.
50. *Ibid.*, tome V, n° 4451, p. 336.
51. *Ibid.*, tome V, n° 4676, p. 346.
52. *Ibid.*, tome V, n° 4663, p. 340.
53. Jacqueline Boucher rappelle que, à l'époque, « la monarchie conservait un caractère très personnel. Un homme politique ne pouvait s'affirmer et se maintenir qu'en gagnant l'amitié du souverain. Pendant dix ans, Villeroy sembla l'avoir acquise » (« Les lettres de Henri III au secrétaire d'État Villeroy : expression personnelle ou politique », art. cité, p. 198).
54. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome IV, n° 3452 p. 247.
55. *Ibid.*, tome IV, n° 3383, p. 201.
56. *Ibid.*, tome IV, n° 3688, p. 355.
57. *Ibid.*, tome IV, n° 3689, p. 355.
58. *Ibid.*, tome IV, n° 3383 bis, p. 201.

59. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome V, n° 4402, p. 244.
60. Arlette Jouanna a bien mis en évidence les enjeux politiques de ce système : « Face à ceux que les historiens anglo-saxons appellent les “overmighty subjects”, les sujets surpuissants, le nombre de ceux auxquels [Henri III] pouvait faire confiance et donner des charges sans trop de risques était restreint. En outre, élever des favoris, c’était diminuer le rôle des redistributeurs de la faveur royale que voulaient jouer les grands, et par conséquent éloigner d’eux les plus ambitieux de leurs fidèles » (« Faveur et favoris : l’exemple des mignons de Henri III », art. cité, p. 160).
61. Sur les discours prononcés par Du Perron dans les derniers jours de l’Académie du Palais, voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981, p. 153–166. Pour Sealy, il est certain que l’*Avant-Discours de rhétorique ou Traité de l’Eloquence* a été lu devant l’Académie au cours de l’année 1579, « although the text in the *Diverses Œuvres* does not bear the qualification “Spoken before King Henry III” » (p. 154).
62. *Lettres de Henri III, roi de France*, ouvr. cité, tome IV, n° 3450, p. 245.
63. Pour Marie-Claire Grassi, la lettre de compliment est une évolution de la lettre familière : « Lié à une nouvelle sociabilité fondée notamment sur un autre ordre hiérarchique, un type de lettre apparaît vers 1530 en Italie, la lettre dite de *compliment*, titre générique qui regroupe l’ensemble des lettres, en dehors des lettres d’affaires. Cette appellation remplace la lettre dite familière » (*Lire l’épistolaire*, ouvr. cité, p. 92). Selon Jeannine Basso, la lettre de compliment « est un des produits les plus purs et les plus sophistiqués du savoir-vivre, elle réussit à occulter la lettre personnelle dite familière, désormais plus ou moins éloignée du style cicéronien » (« La représentation de l’homme en société à travers les livres de lettres et d’art épistolaire des XVI^e et XVII^e siècles en Italie » dans Alain Montandon (sous la dir. de), *Traité de savoir-vivre italiens*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la faculté de lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand (Université Blaise-Pascal), 1993, p. 147).